

Epreuve : 103 Matière : 0303 Session : 2021

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

En 1746 dans les Pensées philosophiques, pensée §19, Diderot soutient une position fixiste pour rendre compte de l'origine des espèces : Dieu aurait accompli un acte de création différent pour chaque espèce différente. Or à partir de 1749 et de la lettre sur les aveugles, un tournant majeur s'opère dans la pensée de Diderot qui abandonne sa position déiste et fixiste pour défendre un athéisme appuyé sur un matérialisme c'est-à-dire sur une conception qui affirme que la matière seule peut tout expliquer. Un autre modèle est alors exposé par l'aveugle Saunders pour rendre compte de l'origine des espèces : toutes viennent d'un chaos primitif à partir duquel leur forme a émergé et toutes les plus ordonnées et les plus organisées ont pu survivre. Cependant, cette conception restait encore très abstraite et très métaphysique puisqu'elle ne s'appuyait pas sur une connaissance de la nature. C'est pourquoi, dans les Pensées sur l'interprétation de la nature (1753) Diderot, qui a progressé et étendu l'avantage des sciences de la terre et notamment la chimie, s'efforce de fonder une conception matérialiste qui repose sur une connaissance de la nature. L'enjeu principal de ce texte est de parvenir à penser des autres pour connaître la nature alors même que cette dernière est dans un flux perpétuel. Cette entreprise est d'autant plus importante qu'à la même période Diderot a entrepris son projet encyclopédique qui vise à totaliser et à fixer l'ensemble des savoirs. Il est alors nécessaire de postuler une unité et une continuité dans la nature afin de rendre possible sa connaissance; Diderot expose cette récapitulation à la pensée §11 des Pensées sur l'interprétation de la nature en affirmant que « l'indépendance absolue d'un seul fait est incompatible avec l'idée de l'univers ». C'est pourquoi, dans la pensée §12, ce dernier justifie cette affirmation en justifiant la nécessité d'admettre l'hypothèse d'un premier prototype commun à tous les êtres qui, à travers une multiplicité de transmutation, a fait naître tous les êtres qui existent. Cette hypothèse

permet alors de concilier l'idée d'une unité dans la nature (tous les êtres viennent d'une même origine) tout en rendant compte de leur diversité et de leur différence (à partir de cette origine commune deux formes, parties, aspects ou variétés tout en continuant d'établir une continuité entre eux). Contrairement à la lettre aux aveugles où la cause de la variété des êtres était imputée au hasard ici elle est imputée à la « Nature ». Il est intéressant de constater que Diderot personifie cette « Nature » en la considérant comme « une femme » et en en faisant un être à part entière comme nous le montre la majuscule. Qu'est cette Nature ? Assurément elle ne peut être Dieu ou un être divin puisque Diderot a abandonné toute conception déiste de la nature depuis 1749. On peut supposer que si cette entité est personnifiée c'est avant tout pour éviter les risques de censure et de condamnation puisqu'ici Diderot propose un modèle alternatif de création qui se passe de Dieu ; ce que Diderot ne dit pas explicitement mais qu'on peut comprendre dans le sens implicite du texte. Pourtant, on peut constater que ce modèle alternatif ne s'affirme pas comme une vérité mais comme une simple hypothèse. Diderot, lui-même, semble hésiter dans la manière de le penser. Il s'agit tout d'abord d'une « conjecture », tantôt d'une « hypothèse ». On passe d'un « premier animal prototype de tous les animaux » à « un premier être prototype de tous les êtres ». La problématique qui se pose est celle de la possibilité de penser une origine commune qui échappe à toute perception et à toute connaissance scientifique. Or, contrairement à 1749, Diderot cherche à fonder ses conceptions matérialistes sur une connaissance de la nature. Pourtant, ici, cette fondation semble impossible. Diderot ne semble parvenir qu'à des preuves empiriques et non expérimentales pour justifier son hypothèse ; on peut la « voir », elle est « évidente ». Le dernier reconnaît même que peu importe sa vérité ou sa fausseté, elle est essentielle ce qui semble suffire pour l'admettre. On est donc confronté à une véritable difficulté puisque d'un côté Diderot s'efforce dans les Pensées sur l'interprétation de la nature de fonder ses positions sur une connaissance de la nature contrairement à la religion dont les doctrines restent abstraites et métaphysiques mais en même temps il semble difficile de fonder scientifiquement l'hypothèse d'un premier prototype unique comme nous le montre la présence d'une entité abstraite et personnifiée « la Nature ».

D'où la question suivante : Comment montrer que cette hypothèse est la seule qui pourrait nous permettre de connaître un jour toute la nature alors même qu'on ne peut pas, seule-ment, la fonder scientifiquement et que sa vérification seule ne pourrait reposer que sur la perception de ressemblance ? Diderot répond à cette question en établissant deux faits qui pourraient être étudiés par la science afin de rendre cette hypothèse défendable scientifiquement : celui des êtres qui participent de plusieurs natures et, en dernière instance, celui des êtres organisés à partir desquelles des formes moins organisées pourraient être connues. La structure même du texte sert ce projet : Diderot commence par montrer que son hypothèse de départ est défendable puisqu'elle s'appuie sur une observation de la nature afin de justifier, ensuite, son caractère préfinale malgré l'impossibilité de la reconnaître comme vraie. Dans un premier temps de « il semble » à « tous les êtres » Diderot commence par justifier son hypothèse de départ en l'extrapolant à tous les êtres et en montrant qu'elle est défendable puisque les ressemblances de forme et d'organisation des êtres ainsi que leur participation à plusieurs natures rend compte de la continuité qui existe entre eux. C'est pourquoi, de « Mais » à « personnes » après avoir montré que son hypothèse est défendable Diderot affirme ensuite qu'elle est préfinale non en raison de sa vérité, qui ne peut être démontrée, mais de son pouvoir explicatif.

Diderot commence de « il semble » à « les êtres » par exposer son hypothèse d'une unité de la nature à partir d'un mécanisme précis en montrant que cette hypothèse est défendable puisqu'elle s'appuie sur une observation de la nature et des êtres qui la supportent.

De « il semble » à « faces penibles » Diderot expose son hypothèse de départ de manière abstraite et encore générale ce qui lui permettra, ensuite, de la rendre plus concrète en s'appuyant sur des exemples précis. L'hypothèse est la suivante « il semble que la Nature se soit plu à varier le même mécanisme d'une infinité de manières différentes ». D'entrée Diderot affirme le caractère hypothétique de cette idée, « il semble », puisqu'il est impossible de remonter à la connaissance des origines et que cette connaissance peut être dangereuse si elle propose un autre modèle explicatif que Dieu. Ici, l'entité à l'origine de la création est « la Nature ». Cette entité fait référence au début des Pensées sur l'interprétation de la nature où Diderot a affirmé « J'écris de la Nature ». Cette affirmation s'oppose explicitement au début des Pensées philosophiques où Diderot avait indiqué : « J'écris de Dieu ». La Nature ne désigne donc pas ici Dieu. Faut-il penser qu'elle pourrait être une autre

entité de une? D'autant plus qu'elle suffit avoir une intention elle soit ce feu à vaincre. En réalité cela ne peut pas être le cas puisqu'à partir de 1749 Diderot a abandonné toute conception de l'être avant la nature c'est-à-dire toute conception qui la pense comme l'œuvre de Dieu. On peut supposer, ici, que Diderot joue sur l'ambiguïté du sens à donner à l'entité « Nature » afin d'éviter tout risque de condamnation. On peut, toutefois, faire l'hypothèse que la « Nature » désigne ici les forces chimiques et mécaniques à l'œuvre dans le monde. Cette Nature à « varier le monde même d'une infinité de manières différentes ». La variation est un concept mathématique qui permet de penser à la fois l'unité et la différence : à partir d'une loi simple plusieurs lois, répétées ont pu émerger. Ici, l'unité est constituée par « le monde mécanique ». Quel pourrait être ce mécanisme que la Nature aurait varié? Le mécanisme pourrait désigner, ici, une certaine règle ou loi à partir de laquelle la Nature produit des êtres. On pourrait penser, notamment, au mécanisme de la loi d'attraction que Diderot expose plus en détail à la pensée 36. La loi d'attraction, en effet, permet de rapprocher et d'organiser les molécules les unes avec les autres, phénomène mécanique puisqu'il ne s'accomplit que par les forces à l'œuvre dans la matière. Et ces molécules, en s'agitant, créent des êtres. Le mécanisme peut être varié « d'une infinité de manières différentes » non pas dans sa forme (puisque c'est toujours la loi d'attraction qui est à l'œuvre) mais dans son contenu (il existe une combinaison infinie de molécules les unes par rapport aux autres).

Pourtant, même s'il existe une infinité de variation possible à partir de la loi d'attraction cette infinité ne signifie pas que la production d'un être soit éternelle. La Nature, en effet, « n'abandonne un genre de productions qu'après avoir multiplié les individus sous toutes les faces possibles ». La Nature ne fait que des « productions » puisque la formation des êtres ne consiste qu'en un assemblage de molécules. Une fois que cet assemblage a été multiplié la nature « l'abandonne ». Le genre de productions est déjà plus précisément par Diderot à partir de « des individus ». Les individus c'est-à-dire les êtres qui sont contenus dans un genre comme les hommes, les chevaux qui sont contenus dans le genre « animaux » devant donc un jour disparaître. Cette disparition individuelle quand la Nature les aura multipliés « sous toutes les faces possibles ». Ici Diderot s'écarte de l'hypothèse qu'il avait soutenue dans la lettre sur les aveugles où la Nature abandonne un genre de production quand l'être en question n'était pas viable. Or, ici, on constate que cette abandon advient pour tous les êtres une fois passés par toutes les faces possibles. Continuant à la lettre, le possible n'est pas métaphysique mais à un sens plus épistémologique. Il désigne l'ensemble des combinaisons que la matière peut prendre grâce à l'assemblage des molécules. Les individus périssables produisent plusieurs « faces » non seulement parce

Epreuve : 103

Matière : 0325

Session : 2021

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

qu'ils peuvent prendre plusieurs formes (l'homme, le cheval) mais aussi parce qu'il y a l'intérieur d'une même espèce, les faces c'est-à-dire l'aspect ne sont pas les mêmes (l'homme et la femme ; le mâle et la femelle).

Après avoir exposé de manière abstraite ses hypothèses, Biderot de ce qu'on considère à ce cheval lui donne une assise plus réelle et concrète en la plaçant dans l'observation des animaux. Afin de montrer qu'elle n'est pas qu'une pure conception de la raison ou de l'imagination, Biderot se place en observateur de la Nature. « Quand on considère », « on s'aperçoit ». L'observation se place ici dans le règne animal. À propos de cela, il n'insiste pas pour Biderot de ce règne dans la nature puisque tous les êtres sont en continuité les uns avec les autres sans qu'on ne puisse délimiter de règnes fixes. Cependant, en tant qu'il existe des êtres suffisamment proches et qui s'opposent par degrés et non par nature à d'autres êtres, il est possible de parler de « règnes » catégoriques, en outre, indispensables pour pouvoir tenter de penser la nature en la fixant dans des classifications. Parmi les membres de ce règne, Biderot s'intéresse plus particulièrement aux « quadrupèdes » c'est-à-dire aux animaux à quatre pattes. Pourquoi un tel choix ? On pourrait supposer que c'est parce que l'homme lui-même est inclus dans cette catégorie ce qui permettrait de comprendre sa création. Parmi les quadrupèdes il n'y en a pas un qui n'ait les fonctions et les parties, surtout intérieures, entièrement semblables à un autre quadrupède. Les fonctions dérivant d'ensemble des processus à l'œuvre dans le vivant comme le fait de sentir, le fait de boire ou encore le fait de se nourrir. Les parties, elles, sont les moyens appropriés à ces fonctions. Par exemple la bouche est une partie qui, chez l'homme, permet de se nourrir. Pourtant, Biderot insiste davantage sur l'intimité des fonctions et des parties. On pourrait expliquer cette insistance par le fait que c'est davantage dans les processus internes que les ressemblances adviennent puisque, de l'extérieur, un homme et un cheval sont extrêmement différents. Mais, par exemple, à montrer que l'opposé, le dauphin et la chauve-souris ont tous un « os radius » qui a la même fonction bien qu'il n'ait pas la même forme en

chacun. Ce qui est « entièrement sensible » c'est donc le fonctionnement et non l'aspect extérieur. Face à cette ressemblance, une évidence s'impose, semble-t-il à nous :

« ne croirait-on pas volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal prototype de tous les animaux ». Cette hypothèse ne découle donc pas d'une démonstration mais de l'observation elle-même qui nous pousse à la croire puisqu'on n'est pas maître de ses croyances. Cette croyance est la suivante : il existerait un premier animal prototype de tous les animaux. Didot passe, ainsi, de l'observation de la ressemblance à l'hypothèse d'un fondement de ces ressemblances qui est ce premier animal. Ce premier animal est l'ancêtre commun de tous les animaux, un « prototype » c'est-à-dire un modèle à partir duquel l'ensemble des êtres a été créé. Didot a donc renoncé, ici, à l'hypothèse du chaos défendue dans la lettre sur les aveugles qui ne pouvait pas permettre de rapprocher les ressemblances et la continuité si l'être dans la nature. À partir de ce prototype, on peut, en effet, expliquer tous les processus de formation des êtres : « allongement », « raccourcissement », « élargissement », « multiplication », « obsolescence ». Le processus commence avec les organes puisque ces derniers, qui sont constitués à partir des fibres, sont les premiers à apparaître dans la formation des êtres vivants. Par exemple, si la Nature raccourcit un organe cela créera un cyclope comme cela a été le cas en 1766 avec la naissance d'un enfant à un œil disséqué par le médecin Dubourg.

Pour parvenir à faire comprendre ce qui aurait pu être cette première origine, Didot a recours à une expérience de pensée « l'imagination ». Lorsque la connaissance est impossible, l'imagination permet d'envisager une défense de l'hypothèse. L'imagination que donne Didot ici est celle qu'avait décrite Buffon dans l'Histoire naturelle, l'histoire de l'âne. Or contrairement à Buffon, Didot s'en sert ici pour nier l'intervention de Dieu dans les processus de création. On constate, dans cette expérience, que « la main de l'homme » et le « pied du cheval » sont en continuité puisqu'à partir de la main en recouvrant les doigts et en imaginant sa transformation le pied d'un cheval apparaît. Au delà de l'imagerie surprenante et risible, cette expérience de pensée vise à montrer que les êtres sont en continuité l'un avec l'autre car il découle tous les uns des autres. Elle peut également de replacer l'homme à sa juste place : il n'est qu'un animal parmi d'autres.

Après l'observation du niveau microscopique, Didot passe à une

observation au niveau microscopique de «quand» à «cette». Le passage à un autre niveau est ici marqué dans le texte par la reprise du même adjectif *Reperce* «quand». Toutefois, l'observation ne se fera pas au même niveau. Alors qu'avant on «considérait» désormais on ne peut plus que «voir». La vue, ici, est une vue de l'esprit puisque les phénomènes en question ne pouvant pas être observés en tant que tels. Il s'agit des «métamorphoses successives de l'enveloppe du prototype». Ce qui change ce n'est donc pas le prototype (le Tout) mais son enveloppe («ses parties»). Cette enveloppe connaît des métamorphoses c'est-à-dire des transformations à partir d'une même matière, transformation qui se fait dans le temps et qui est se donné dans l'espace. Pour mieux comprendre cette idée on pourrait citer l'exemple du Ruban du père Lestel. Ce qui change ce n'est pas le Ruban (le prototype) mais les nuances de couleur qui se transforment toutes des unes à partir des autres. Ce qui a été ce prototype n'est pas important, «quel qu'il ait été», puisque ce qui compte c'est la matière ou le matériau à partir duquel les êtres ont émergé. Comme dans l'exemple du Ruban où des couleurs dévalent toutes des unes des autres ici, on voit «approcher un règne d'un autre règne par des degrés insensibles et perler les confins des deux règnes». Entre deux règnes, par exemple animal et végétal, il existe des êtres qui se situent dans la nuance des deux. Par exemple, le polype qui a des propriétés de la plante puisqu'il se reproduit par division cellulaire et de l'animal puisqu'il ressemble, par son aspect, aux animaux. Ces êtres intermédiaires viennent «peupler les confins des deux règnes». S'ils les peuplent, c'est parce qu'ils sont en nombre infini. Les règnes ne sont donc pas séparés les uns des autres puisqu'entre eux il existe des êtres qui viennent assurer une continuité. D'où le fait que le terme de «confins» n'est pas adéquat. Il n'y a, en effet, aucune «division réelle». La division n'est pas réellement actuelle puisqu'il est impossible de délimiter ou d'instaurer une séparation entre les êtres si petits qu'ils soient : ils percent tous des uns dans les autres à l'instar des couleurs qui se mélangent les unes dans les autres. Didot insiste sur cette idée «et peupler, dis-je, les confins des deux règnes». Cette répétition semble explicitement adressée à Buffon qui, en distinguant la matière morte qui est celle des êtres inertes et la matière vivante avait soutenu une séparation radicale entre les êtres inertes et vivants mais également entre les règnes et les individus à l'intérieur de ces règnes comme entre l'homme et l'animal.

Toutefois, ces êtres qui peuplent les confins des deux règnes sont incertains et «ambigus» puisqu'en tant qu'ils participent de deux natures il est difficile de les connaître puisqu'on ne peut pas les classer avec précision. Les derniers, en effet, s'inscrivent à partir des deux natures en prenant les formes, les qualités et les parties

de l'un ou de l'autre. Ce qui est «*revêtement*», c'est donc soit un aspect extérieur (la forme) soit une propriété (la qualité) soit une fonction. On peut penser, notamment, aux expériences de Needham qui laisse macérer des plantes dans un milieu liquide. À partir de cette macération, ce dernier observe que des animaux sont apparus sur les plantes en dépillant la plante d'une partie de sa matière.

Face à cette observation «*ce qui ne se sentait porter ni croire qu'il n'y a jamais eu qu'un premier être prototype de tous les êtres*». Encore une fois, cette hypothèse semble s'imposer à quiconque observe la nature, elle s'impose comme une croyance nécessaire, on est «*porté à croire*». Cependant, contrairement à la partie précédente, Diderot, ici, exemplifie son propos. Il s'agit du «*premier être prototype de tous les êtres*» et non plus le «*premier animal prototype de tous les animaux*». Le prototype, en effet, n'a pas qu'engendré des animaux mais tous les êtres qui existent dans les règnes et entre les règnes. Il permet donc bien d'expliquer l'origine de tout et du Tout. Cependant, Diderot ne le dit pas explicitement puisqu'il évoque cette conséquence en ayant recours à une phrase interrogative peut-être, permettant de supposer, pour éviter la censure et la condamnation.

Ainsi, nous avons pu constater que l'hypothèse d'un premier prototype de tous les êtres était une hypothèse défendable en tant qu'elle permettait de rendre compte de l'existence et de la cohérence de tous les êtres du monde. Cette hypothèse a pu, en outre, être justifiée sur trois types d'observations : une observation des êtres du monde, une observation par une expérience de pensée et une observation par l'imagination. Après avoir montré que cette hypothèse n'était pas chimérique, Diderot de «*Mais*» à «*personne*» justifie son caractère préférable face aux hypothèses concurrentes.

Comme nous l'avons vu, Diderot a défendu sa hypothèse en montrant que l'observation de la nature nous en disait nécessairement, par son évidence, à l'admettre. Or l'évidence n'est pas un critère suffisant pour admettre une hypothèse. C'est pourquoi, de «*Mais*» à «*personne*» il reste à montrer qu'elle est préférable grâce à ce qu'elle permet d'obtenir et de faire advenir dans la connaissance de la nature.

Diderot commence de «*Mais*» à «*organisme*» par défendre l'idée selon laquelle le critère de vérité n'est pas de bon pour juger de cette hypothèse puisque l'essentiel est son efficacité. Pour rejeter ce critère de vérité, Diderot use stratégiquement d'un argument par les faits.

Epreuve : 403 Matière : 0303 Session : 2021

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Cette « conjecture philosophique » est admise comme vraie par le docteur Baummann et rejetée comme fautive par Buffon. S'il est stratégique, pour Diderot, de citer ces deux auteurs, c'est parce que ces derniers sont des déistes qui admettent l'existence de Dieu et le récit de la création. Montrer que l'un pense cette conjecture vraie et l'autre non permet, ainsi, de dénier toute volonté anti-religieuse de la part de Diderot. Or, il s'agit tout simplement de constater que Diderot simplifie ici les faits. Maupertuis n'a jamais dit explicitement que cette conjecture était vraie mais seulement qu'elle était possible. Comme Buffon, Maupertuis a simplement mentionné cette possibilité mais dans un sens différent de Diderot. Pour les deux auteurs, cette conjecture permettait de louer la grandeur de Dieu qui, à partir d'une loi simple, a créé le monde tout entier. Cependant Maupertuis ne se penche pas explicitement sur cette hypothèse, quand à Buffon il l'a rejetée sans hésitation : des créations différentes devaient dépendre de différents actes de création différents. Toutefois, Diderot montre que l'hypothèse n'est pas là. En quelque sorte, nous ne savons si cette conjecture est vraie mais si elle est efficace. Elle peut-être l'origine dans les termes puisqu'on parle d'une « conjecture » c'est-à-dire d'une hypothèse qui a une assise scientifique à une hypothèse, c'est-à-dire à un schéma d'explication plus abstrait. Cependant, il est reconnu de l'admettre « car ce n'est pas qu'il se faille l'embarasser » tout en gardant en mémoire son caractère hypothétique afin de ne pas la transformer en un fait réel. Cette dernière, en effet, est essentielle « au progrès de la physique expérimentale, à celui de la philosophie rationnelle est à la découverte et à l'explication des phénomènes qui dépendent de l'organisation ».

On constate, ainsi, que cette hypothèse joue deux rôles pour connaître la nature. Elle permet non seulement de lier et d'ordonner les connaissances déjà acquises (expliquer) mais aussi de découvrir de nouveaux matériaux. Le progrès est alors possible puisqu'il repose sur la raison qui ordonne et l'expérimentation qui découvre. La physique expérimentale, d'abord, est celle qui consiste à observer la nature et à faire des expériences sur cette dernière. Si cette

hypothèse est erronée à son propos c'est parce que les êtres, matériels ou non, ne sont pas égaux. Or, en supposant un premier prototype unique, elle pourra se servir de la connaissance de certains êtres pour connaître le fonctionnement de d'autres. Par exemple, dans la série de conjectures que Biderot mentionne de la pensée 30 à la pensée 40 ce dernier montre que c'est par l'expérimentation et la dissection des animaux que les médecins ont pu mieux comprendre le mécanisme de formation de la mole, qui est un fœtus ressemblant, chez la femme.

La physique rationnelle, ensuite, est celle qui raisonne à partir de sa propre raison sans recourir à l'expérimentation ou à l'observation de la nature. Si cette hypothèse peut lui permettre de progresser c'est parce que l'idée d'un premier prototype unique a une assise mathématique. Il signifie qu'à partir d'une loi, une figure une infinité de théorèmes, propriétés, autres lois peuvent être déduits. Cependant, le véritable progrès ne pourra advenir que par leur coexistence ; ici, la juxtaposition introduit par le « et » vise surtout à montrer et à insister sur l'ensemble des progrès qui peuvent être accomplis mais doit avant tout être compris comme un « et ».

Mais cette hypothèse pourrait également permettre « la découverte et l'explication des phénomènes qui dépendent de l'organisation ». On constate, ici, l'alliance commune entre la physique expérimentale (la découverte) qui amasse des matériaux et la physique rationnelle (l'explication) qui les lie. Cette découverte et cette explication concernent « des phénomènes qui dépendent de l'organisation ». L'organisation désigne l'aboutissement d'un être vivant c'est-à-dire l'agencement de ses parties les unes par rapport aux autres. Même si ce n'est qu'en 1769 que Biderot précisera dans le Revue de l'Alphabet le rôle de l'organisation pour la pensée, la sensation ou encore les mœurs d'un individu ou d'une société, dès 1746 ce dernier entrevait l'importance de l'organisation pour expliquer des phénomènes aussi divers que la mémoire, la conscience ou encore les passions. Par exemple, dans les pensées 1 à 8 des Pensées philosophiques Biderot mentionne le caractère naturel comme la détermination principale de la morale d'un individu. L'hypothèse d'un premier prototype unique est alors erronée puisqu'il permettrait de comprendre que la différence de perception, de mœurs, de mouvement entre les êtres ne repose que sur un certain agencement des parties et des molécules les unes par rapport aux autres.

Pourtant, Didot de « Can » à « personne » affirme que l'importance de cette hypothèse ne pourra être confirmée qu'en observant et analysant l'être qui est « organisé ». Didot justifie cette idée par son évidence. Il est, en effet, évident que la Nature n'a pu conserver tout de ressemblance dans les parties et affecter tout de variété dans les formes sans avoir souvent rendu sensible dans un être organisé, ce qu'elle a dérobé dans un autre ». La Nature est prince de conservation puisqu'elle a, comme on l'a vu, donné des fonctions semblables aux parties des êtres. Les parties se ressemblent par leur mécanisme. Mais elle est aussi prince d'affectation c'est-à-dire de différenciation puisqu'elle a allié des propriétés et des mécanismes semblables avec des « formes » c'est-à-dire des configurations extérieures, des aspects différents. Les os radius du dauphin et de l'opposum de la même fonction mais il a une structure, une dimension et des propriétés accidentelles différentes de ces deux animaux. Cependant, la Nature a « souvent rendu sensible dans un être organisé » ce qu'elle a dérobé dans un autre ». Un être est organisé en tant qu'il est davantage organisé c'est-à-dire en tant que son organisation permet de manifester la vie qui est une propriété inhérente à la matière. La vie est donc d'autant plus sensible chez un être davantage organisé. Si la Nature a dérobé ce caractère organique d'un autre être c'est parce que les êtres peuvent être hiérarchisés. Ceux dont la vie est inactive c'est-à-dire non sensible comme la pierre dépendent et sont passifs à ceux dont la vie est active comme la plante elle-même soumise à l'homme dont la vie manifeste une plus grande organisation des parties. C'est donc surtout dans les êtres organisés que cette ressemblance et cette variété seront visibles puisque ce sont eux qui les possèdent au plus au point même si Didot nuance sa hypothèse : « sans avoir souvent rendu sensible ».

Cette limitation indique qu'il est parfois difficile de percevoir la ressemblance entre deux êtres, par exemple entre la pierre et l'homme qui, tous deux, ont en commun la vie, l'un inactive, l'autre active.

La Nature, dès lors, ne se laisse pas observer avec aisance et avec « immédiateté » c'est une femme qui aime à se travestir ». Cette image montre que la Nature sous tous ses vêtements, c'est-à-dire en toutes les formes qu'elle peut prendre est au fond la même. Pour pouvoir la percevoir, il faut donc tenter de regarder sous ses déguisements qui laisse « échapper tantôt une partie, tantôt une autre ». Il faut donc parvenir à soulever l'enveloppe qui cache la nature.

Didot mentionne cette image à plusieurs reprises dans l'essai sur les règles de l'élude et l'écriture en évoquant l'anatomie et les dissections des corps humains : c'est en enlevant la peau, la couche de vêtements qu'un phénomène pourra être mieux compris.

Didot finit en évoquant l'espérance à laquelle cadrait cette hypothèse : les différents déguisements « donnant quelque espérance à ceux qui la suivent avec assiduité de connaître un jour toute sa personne ». Le premier démentant / ce centos déignent surtout ici Diderot et ceux qui participent au projet encyclopédique dont la rédaction se situe à la même période que les Pensées sur l'interprétation de la nature. Si cette hypothèse est une espérance c'est parce qu'elle permet de ne pas désespérer l'interprète de la nature confronté au flux permanent de celle-ci et au changement continu des êtres. Elle leur permet de continuer à vivre avec « assiduité » la nature en coexistant les uns avec les autres et en faisant dialogues l'ensemble des savoirs entre eux puisque « toute » la personne de la nature est un dialogue permanent entre toutes les sciences.

Ainsi notre question de départ était la suivante : comment montrer que l'hypothèse d'un premier prototype unique est la seule qui puisse nous permettre de connaître un jour toute la nature alors même qu'il ne s'agit pas qu'on puisse la fonder scientifiquement et que sa vérité ne se fonde que sur la perception de ressemblance. Nous avons pu constater que cette hypothèse n'était pas chimérique puisque elle reposait sur une observation de la nature. La perception de ressemblance devait avant tout être comprise comme une perception de ressemblance fonctionnelle et non aspectuelle. Cette hypothèse est alors approuvée comme définitive mais aussi préliminaire puisque seule l'hypothèse d'un prototype unique et premier pourrait permettre de fonder l'idée d'une continuité et d'un enchaînement entre les êtres, les phénomènes et les savoirs. Cette hypothèse, même si elle repose en partie sur l'observation de la nature, vaut donc surtout pour son efficacité. Elle seule permet au penseur de ne pas désespérer dans son travail de connaissance de la nature et à le pousser à entreprendre la totalisation des savoirs dans une Encyclopédie. À partir de 1763, dans la Pièce de l'Alambic, cette hypothèse d'un premier prototype unique sera peu à peu remplacée par l'hypothèse d'une sensibilité universelle de la machine qui pourra permettre de penser également une continuité entre les êtres mais à travers des processus d'avantage chimiques comme la digestion.